

Ma langue étrange erre

Florence Reznik¹

Quelle est ta langue ?

En quelle langue parles-tu ?

De quelle langue, de quel lieu parle-t-on ?

La traversée du connu, de sa langue, de sa terre, à l'inconnu, est une expérience dont on ne revient pas indemne. Face aux bouleversements de la réalité extérieure, les réactions les plus diverses peuvent se produire, allant du sentiment d'inquiétante étrangeté au traumatisme le plus profond. Dessaisi de son identité, perdu dans le silence ou dans une langue étrangère, comment survivre ? Comment se reconstruire pas à pas, mot à mot ? Comment nouer l'Histoire, aux histoires singulières de chacun ?

Ces questions sont au cœur de notre travail de psychanalystes : comment entendre, créer, traquer le vivant, après une expérience d'exil, de perte, qu'elle ait été imposée de l'extérieur, comme le film de Nurith Aviv *D'une langue à l'autre* l'illustre, ou du monde interne du sujet, à travers le décryptage de l'inconscient ou l'accueil de la psychose, qui nous enseigne l'altérité d'une langue étrangère et pourtant – même.

Traversés par les langues nous le sommes, à notre insu.

Qu'est ce qui s'imprime en nous, s'arrime au corps, pour que telle ou telle langue, maternelle, paternelle, étrangère, familière, inscrive en nous ses traces, permettant ainsi de penser, rêver, créer dans cette langue, l'intégrer, la faire nôtre ? Existe-t-il une langue princeps, une parole, un fragment, un signifiant dans nos tout premiers liens qui puisse nous y conduire ?

Quel parcours, quel cheminement, quelle errance pour que ça parle en soi ?

Écart – déplacement – décalage – musique, nous avons fait le choix de nous décaler quelque peu, et d'extraire quelques fils du film à partir des paroles énoncées.

Che vuoi ? n° 26

Les neuf personnes témoignant dans le film ont trouvé en elles les ressources, les outils, les armes pour dépasser, surmonter, faire avec la brisure, radicale parfois, moins douloureuse pour d'autres, et à partir de ces failles, trous, ruptures de l'existence, créer et voyager entre.

La création est là. Elle s'exprime pour elles dans l'art, la littérature, la poésie, le théâtre, la musique – musique qui revient sans cesse – mais elle pourrait aussi, pour d'autres, être ailleurs, dans une création singulière, à partir de sa psychanalyse par exemple.

La langue s'origine pour chacun d'un lieu spécifique et s'insinue différemment, selon les chemins imposés par l'exil, l'histoire ou quand il n'y a plus de choix possible. Un remaniement psychique doit s'accomplir face à la menace, la désorganisation, la perte de repères internes. Il faut alors rechercher ses traces dans la langue étrangère pour y trouver des racines, les fragments de la langue qui permettent à un sujet son inscription dans le langage.

La langue peut advenir « langue principale », comme le dit Haim Uliel, une « patrie » comme pour la poétesse hongroise, ou rester étrangère à jamais.

Aharon Appelfeld est arrivé à 13 ans « sans langue », dit-il, après une nuit de silence qui a duré six ans. Sans nom, sans langue d'en avoir eu trop, et d'avoir dû les taire, les refouler, les faire sombrer dans l'oubli, Babel.

« Nous parlions la langue du corps et non celle de la bouche. » Il a fallu « faire entrer une langue ». « J'ai acheté une langue », dit-il, *kaniti safa*, « j'ai acquis la connaissance ». *Kaniti*, du verbe *liknot*, qui signifie acheter, en hébreu, au sens d'acquérir, comme on dit également « j'ai acquis un nom », *kaniti shem* ; « j'ai acquis un cœur », *kaniti lev* ; « j'ai acquis un monde », *kaniti olam*.

Mi safa lesafa : d'une langue à langue.

Acquérir : le dictionnaire étymologique de la langue française nous précise que ce mot signifie « refaire par changement de conjugaison », et vient de *quérir* : demander/vouloir/aimer. Aharon Appelfeld déroule devant nous le prix à payer pour l'acquérir. Quand il devint écrivain, il écrira sur la perte.

Meir Wieseltier évoque la nécessité, imposée à lui, d'avoir à « assassiner le russe », pour faire sienne la langue hébraïque, mais quelque chose subsiste, un reste de russe, comment retrouver sa musique quand les traces se sont effacées ? Meir Wieseltier est poète.

Langue des adultes

Langue des enfants

Balbutiements – bégaiements – accents !

Ma langue étrange erre

Aviva Pedaya évoque la langue par ce biais-là, entre « une zone d'oubli et une zone abandonnée ». Pour elle, l'hébreu, comme probablement n'importe quelle autre langue, est fait de deux langues, celle de l'intime, et la langue publique, entre le *Heim*, la maison, et l'idéologie. Nurith Aviv l'évoque au début du film.

La langue, pour Aviva Pedaya, se situe au-delà d'un ensemble de mots : c'est l'âme, la musique, la synthèse, l'esprit des choses, l'essentiel par lequel son être vit.

Elle se remémore la langue refoulée de son père et, une génération plus tard, sa langue à elle s'origine de ce « point d'amnésie en des moments extrêmes de langue première, primale, de langue du cœur qui fait irruption par une faille ».

Salman Masalha, poète palestinien, sépare la langue maternelle de la langue écrite. Ainsi la langue maternelle apprise à l'école et la langue hébraïque sont toutes deux, langues étrangères. Comment être poète dans une langue étrangère ? Comment exister en langue étrangère ? L'Histoire se noue à la langue et chacun s'en empare, l'acquiert, l'enracine ou la tient à distance.

« Vas-y poupée muette – Montre nous ta langue. »

Evgenya Dodina, actrice d'origine russe, démontre comment la création a devancé la parole, puisqu'elle a fondé, avec d'autres artistes, un théâtre avant même de parler l'hébreu. Comment parler une langue sans la comprendre ? Parler, au sens de jouer dans la langue inconnue, y tenir des rôles, exprimer des sentiments, des émotions. Incarner. Aujourd'hui, quand elle s'adresse à sa fille en langue russe, celle-ci lui répond dans un russe préalablement déjà traduit de l'hébreu. Que transmet-on ? Quelle est ta langue maternelle ?

À ce propos, Claude Maillard écrit : « Tirer la langue à la mère – à la mère langue – à la langue mère – il y a du défi de déni en la langue maternelle. »

Le chanteur Haim Uliel appelle quant à lui, le maternel dans la langue. Langue de l'intime des parents, il l'exprime magnifiquement avec son *habibi* chéri – en arabe qui résonne si fort en lui, alors que le même *habibi*, qui n'est évidemment pas le même signifiant pour lui, en hébreu, le laisse indifférent. C'est à l'occasion d'un mariage qu'il s'est mis à chanter en arabe marocain, s'appropriant « sa langue principale ». Il peut ainsi chanter d'une langue à l'autre.

Tout comme Daniel Epstein qui fond devant le mot tendresse... en français et rêve entre deux langues.

Che vuoi ? n° 26

Ce film nous concerne tous, à différents niveaux, car il touche à quelque chose d'universel, à savoir le rapport singulier que chacun entretient au langage. Et les langues, connues, oubliées, refoulées, apprises avec « des cailloux dans la bouche », ou plus en douceur, vont venir se poser, se heurter, ou faire peau, trouver leur place.

Le film est construit comme une danse, une musique, un rythme, un voyage, qui témoignent de la capacité de ces êtres à se déplacer psychiquement d'une langue à l'autre.

À ces errances, ces arrachements, répond une faculté particulière à se mouvoir entre les mots, et les langues elles-mêmes deviennent soudain des territoires que l'on traverse, s'approprie, dans lesquels on se fixe, qui s'intègrent à soi et déterminent une vie.

« Je ne dirais pas que je vis dans une langue, je cours d'une langue à l'autre comme un battement de cœur, ballotant et ballotté, et c'est probablement le défi de ma vie, vivre et transmettre des messages impossibles d'une langue à l'autre, d'un monde à l'autre », conclut Daniel Epstein.

Un impossible possible toutefois !

Souffrance, jubilation, ce mélange de langues pour celui qui a franchi ces lieux géographiques, psychiques, le plus souvent dans la douleur, ouvre aussi des horizons insoupçonnés. La langue « adoptée » s'enracine dans le corps, par opposition à la langue « maternelle » qui coule de source. Chaque mot nouveau jaillit comme une victoire durement acquise, suscitant un état de surprise permanent.

Rêves polyglottes, oubli d'un mot, qui fait retour dans l'autre langue parce qu'il est au plus près, au plus juste de ce que l'on désire exprimer, unique. On ne parle pas de la même façon après ces traversées, et c'est peut-être la spécificité de la langue hébraïque qui relance et facilite, malgré les apparences, la question des racines. En effet, l'hébreu est la langue des trois lettres - racines qui s'inscrivent dans chaque mot, et déploient à partir d'elles, une multitude de sens. Langue de concision, abrupte, qui part de la racine et va à l'essentiel.

C'est dans l'accueil réservé à tous les étrangers... de mots, surgissants, inattendus, que réside ce pas de plus vers l'inconnu qui pourrait, peut-être, ainsi nous familiariser avec cette étrange-erre de langue.

¹Exposé présenté lors de la journée organisée par l'association ECART.psy à propos du film de Nurith Aviv, *D'une langue à l'autre*, janvier 2006.